



Économie rurale

Agricultures, alimentations, territoires

299 | Mai-juin 2007

Enjeux internationaux et institutionnels des signes de qualité et d'origine

Dominique Vermersch, *L'éthique en friche*

Éditions Quæ, Coll. Update Sciences et Techniques, Paris - 2007 - 118 p.

Raphaël Larrère



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/247>

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 6 juillet 2007

Pagination : 84-85

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Raphaël Larrère, « Dominique Vermersch, *L'éthique en friche* », *Économie rurale* [En ligne], 299 | Mai-juin 2007, mis en ligne le 13 novembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/247>

 Dominique Vermersch

L'éthique en friche

 Éditions Quæ - Collection Update Sciences et Techniques
 Paris, 2007, 118 p., 26 €

Le titre même de cet ouvrage avertit le lecteur : il ne s'agit pas d'un livre universitaire, plus ou moins ennuyeux pour le profane, mais d'un manifeste vigoureux. Un manifeste qui « convie à une pause » réflexive. S'il s'était d'ailleurs agi d'une œuvre académique, il eut été pour le moins osé (et, au pire, franco-français) de choisir un tel titre, tant la philosophie morale et l'éthique appliquée ont connu tout au long du xx^e siècle, aux USA, comme dans bien des pays européens (Allemagne, Royaume-Uni, Danemark, etc.), d'importants développements. Mais il est vrai que, jusqu'à ces dernières années, l'Université française avait laissé l'éthique en jachère (en dépit de Ricoeur). C'est la raison pour laquelle il m'a semblé plus conforme au statut de cet ouvrage de fournir une impression globale que d'entrer dans des détails techniques destinés, ici à approuver, là à développer, ailleurs à contester, les arguments de l'auteur.

Ce livre de 113 pages est composé de sept chapitres. Après avoir justifié son titre (chapitre I) et remarqué fort justement que la prolifération des références à l'éthique ne signifie pas que celle-ci soit prise au sérieux, Dominique Vermersch (DV) consacre quatre chapitres à l'éthique économique et sociale. Cela commence par une reprise nuancée de la critique illitchienne de la contre-productivité de la société industrielle (chapitre II), se poursuit par une critique des prétentions de l'économie à dire la vérité de la totalité sociale (chapitre III), puis par une analyse des relations de compétition mimétique entre l'éthique et la politique (chapitre IV). L'ensemble culmine dans un remarquable cinquième chapitre, consacré à la politique agricole qui a imposé le modèle de déve-

loppement des pays industrialisés aussi peu équitable pour les hommes que désastreux pour l'environnement. Le sixième chapitre (intitulé « Clonera ? clonera pas ? ») insiste sur « l'indétermination éthique » à laquelle se trouvent confrontés tous ceux qui s'appliquent à évaluer des situations aussi complexes que celles que nous offrent les innovations issues des recherches techno-scientifiques. C'est dans son dernier chapitre que DV, poursuivant la solution qu'il a préconisée pour sortir de l'indétermination éthique au sujet du clonage (il s'agit de « rouvrir la boîte de Pandore relative à l'idée de finalités présentes dans la nature) en appelle à considérer la nature comme « une instance morale », une « nature inspiratrice de sagesse humaine ».

Lorsque Dominique Vermersch dans les premiers chapitres de son ouvrage s'inscrit en faux contre l'universalisme de l'économie, il critique la naturalisation du social (et de la morale sociale) sous la forme d'une soumission aux « lois » du marché. Un marché qui a acquis, dans la conception du monde qui s'est imposée aux pays occidentaux, une transcendance jadis réservée à Dieu. Étrangement, dans le dernier chapitre (intitulé « La terre vue du ciel »), il déplore que la modernité, une fois qu'elle a clairement distingué entre l'être et le devoir être, n'a plus cherché d'inspiration morale dans la nature. Il nous invite à retrouver cette « sagesse du monde » des penseurs grecs et romains et, de fait, en appelle (tout en s'en défendant) à une naturalisation de la morale.

Il y aurait donc une mauvaise naturalisation de l'éthique sociale – celle qui accorde une transcendance au marché –, et une bonne – celle qui reconnaît la transcendance de la nature. C'est que le marché n'est qu'un mécanisme résultant des interactions entre humains, alors que la nature cette « demeure éthique », est harmonie et que derrière les finalités que l'on y peut découvrir et la « sagesse » dont on doit s'inspirer, il y a celle du Créateur.

En caricaturant à peine, le livre de DV est un manifeste contre le veau d'or de notre temps, le faux dieu auquel les libéralistes ne cessent de sacrifier aussi bien la nature que la dignité humaine. Et c'est un plaider en faveur du vrai Dieu, celui de la Création qui, dans son infinie bonté, a donné en partage à l'humanité une nature harmonieuse (« nature en usufruit, nature de don »).

Qui n'est pas religieux pourrait s'en tenir là, mais ce serait à tort. D'abord, Dominique Vermersch a parfaitement le droit de contester une modernité qui a posé que la nature est moralement neutre et de chercher son inspiration dans la façon dont les anciens (à l'exception d'Epicure et de Lucrèce, dont la philosophie est anti-religieuse) se réglaient sur la « sagesse du monde ». Ensuite parce que l'éthique, en tant que réflexion rationnelle sur l'action, est matière à argumentation. Bien qu'il insiste plutôt sur les intuitions morales et sur la conscience éthique, DV argumente et invite ainsi ses lecteurs à lui opposer d'autres arguments. Enfin, sa démarche le conduit à analyser finement les rapports entre éthique, politique et économie et à développer une critique solide, originale et par bien des aspects réjouissante du libéralisme économique. Quant à l'interprétation tout à fait convaincante des transformations de la production agricole et à la critique de la politique agricole des grands pays exportateurs (le chapitre V), elles méritent à elles seules l'achat du livre.

Le principal reproche que j'adresserais à ce bref et percutant ouvrage est le mépris dans lequel l'auteur tient les éthiques animales, comme si s'interroger sur ce qu'il y a à respecter chez l'animal (la sensibilité, les états mentaux...) portait atteinte à la dignité de l'homme, comme si l'homme n'avait pas un corps animal.

Pour Dominique Vermersch, poser la proximité de l'homme et de certains animaux, refuser que le propre de l'homme (et sa supériorité cognitive) lui donne droit de ne considérer les animaux que comme des valeurs instrumentales et d'en disposer à sa guise, conduit nécessairement à « la banalisation, voire la réification de l'humain ». Si l'on prend la question du clonage (chapitre VI), on peut opposer à DV que le respect de l'animal, en tant qu'être sensible, fournit des arguments contre une telle opération qui se traduit par une masse (98%) d'avortements, d'animaux morts-nés et de jeunes non viables. Ces arguments sont a fortiori valables pour les hommes. Le souci de l'animal ne menace en rien l'humain ; c'est la réification des animaux qui, à l'inverse, peut préparer les esprits à la réification de l'homme. Il est vrai que les éthiques animales, considèrent que l'homme est parent du singe et n'a pas été créé à l'image de Dieu. DV aurait pu néanmoins s'y intéresser, en suivant une tradition chrétienne qui, ébauchée chez Saint Thomas d'Aquin, aboutit à Saint François d'Assises et à nos frères les oiseaux.

La principale vertu de l'ouvrage de Dominique Vermersch est de montrer comment une éthique économique et sociale (terrain sur lequel il se place le plus volontiers et avec le plus de bonheur) peut balayer les discours moralisateurs des idolâtres du marché. Ses lecteurs, et en particulier ceux d'Économie Rurale y trouveront de quoi stimuler leur réflexion. Peu importe que le vent frais vienne d'une pensée religieuse, c'est toujours un vent frais. Et c'est pour quoi bien que ne partageant pas les motivations de Dominique Vermersch et souvent en désaccord avec lui, j'ai toujours lu ses textes avec plaisir et profit... et celui-ci en particulier. ■

Raphaël LARRÈRE

INRA